

—A quoi vous servirait de la connaître ?
Amanda se garda bien d'insister, mais elle pensait :

—Fais le mystérieux, mon bonhomme ! Je découvrirai ce que tu me caches !

Ovide reconduisit la jeune fille en voiture aux Batignolles, puis, de peur d'être épié par elle, il se fit ramener au centre de Paris, et de là, à pied, avec mille détours, certain qu'on ne le suivait pas, il regagna l'avenue de Clichy. Mademoiselle Amanda, rentrée chez elle, se trouva dans un état de surexcitation facile à comprendre.

—Ainsi se disait-elle en trépigant de colère, il a fallu que le hasard conduise cet homme à Joigny, qu'un hasard plus grand encore le mène chez madame Delion, et que ma mauvaise chance lui fasse connaître le passé ! Il a acheté ce papier maudit, et il me tient pieds et poings liés ! Quel intérêt puissant a-t-il donc à me tenir ainsi ? Quel intérêt ? répéta la jeune fille, mon instinct me le dit.

« Cet homme se sent deviné par moi. Le commissaire qui est venu demander Lucie à l'atelier, c'était lui. Le vieux monsieur de bonne tenue qui a acheté le couteau au quai Bourbon, c'était lui. Le meurtrier qui a guetté et frappé Lucie, c'était lui ! Je mettrais ma tête à couper que c'était lui ! Et cependant les preuves me manquent. Mais, quand j'en aurais, à quoi me serviraient-elles ? A le dénoncer ? Est-ce que je le peux ? En le livrant, je me livrerais moi-même. En me taisant, au contraire, je n'ai rien à craindre ; donc, je me tairai. Ce qu'il a fait ne me regarde pas. Il y a cependant deux choses que je veux savoir : où il demeure, et pourquoi il assassinait Lucie. »

Tout en roulant dans sa tête des pensées de ce genre, Amanda se mit au lit et se laissa gagner par le sommeil. Soliveau, de son côté, se tenait ce langage :

—Je dois une fière chandelle à ma bonne étoile ! Sans elle, je serais à l'heure qu'il est en fâcheuse posture ! Cette coquine m'a deviné et je suis certain qu'elle aurait pris plaisir à faire de moi l'objet d'un fort joli chantage ! Heureusement, je possède de quoi lui lier la langue. Donc, de ce côté, rien à craindre.

Rassuré complètement au sujet de mademoiselle Amanda, Ovide se coucha et ne tarda point à s'endormir.

.

Jacques Garaud, le faux Paul Harmant, attendait avec une impatience facile à comprendre le retour de son complice, ou tout au moins des nouvelles de son complice. Il ne s'était point fait illusion au sujet des difficultés de toute nature que Soliveau rencontrerait avant d'arriver à son but. Ignorant le nom de la nourrice à laquelle Jeanne avait confié son enfant vingt et une années auparavant, trouverait-il la piste de la jeune fille et la preuve que Lucie avait bien réellement l'origine qu'une certaine ressemblance avec la veuve de Pierre Fortier semblait indiquer ? Aussi fut-il saisi d'une vive émotion quand on vint lui annoncer le matin, à Courbevoie, la visite d'Ovide.

—Un retour si prompt, se dit-il ne peut être causé par un insuccès complet.

Il donna l'ordre d'introduire immédiatement auprès de lui le personnage qu'on prenait à l'usage pour un ingénieur anglais ou américain. Dès que les deux hommes furent en tête à tête dans le cabinet, Jacques Garaud, ayant hâte de savoir à quoi s'en tenir, demanda :

—Tu as échoué ?

—J'ai réussi, répondit Ovide.

—Complètement ?

—Complètement.

—Tu as retrouvé la fille de Jeanne Fortier ?

—Oui.

—Par la nourrice ?

—Non. La nourrice est morte depuis longtemps ; mais ça ne m'a pas empêché de savoir ce que l'enfant était devenue.

—Elle a bien été déposée à l'hospice des Enfants-Trouvés ?

Ovide fit de la tête un signe affirmatif.

—A Paris ?

Même signe.

—Alors, la rivale de ma fille est vraiment Lucie Fortier ?

—Un instant ! tu vas trop vite !

—Comment ?

—Reste à savoir si la fille de Jeanne Fortier est bien la Lucie que nous connaissons.

—La ressemblance que j'ai constatée...

—Est une présomption ! mais non une preuve.

—Ce n'est donc point cette preuve que tu me rapportes ?

—Evidemment non. Je rapporte un procès-verbal contenant les détails relatifs au dépôt de la petite fille à l'hospice des Enfants-Trouvés, ce qui me donne le droit d'aller me renseigner à l'hospice et de savoir si l'enfant immatriculée sur le registre des dépôts sous le numéro 9, est celle que nous croyons.

—Explique-toi.

Ovide exhiba son portefeuille, en tira la pièce authentique obtenue de l'employé Duchemin à la mairie de Joigny, et la présenta à Harmant. Ce dernier en lut le contenu avec attention et s'écria :

—Comment diable t'y es-tu pris pour obtenir cette pièce ?

Le Dijonnais raconta ce que nos lecteurs savent déjà.

—Ton audace m'épouvante ! murmura le millionnaire, après avoir écouté ce récit. Es-tu bien sûr que les conséquences n'en puissent être dangereuses ?

—Parfaitement sûr. Je n'ai rien à craindre, tenant l'homme solidement comme je le tiens. Son intérêt est deux fois de se taire, puisqu'en parlant il lui faudrait confesser le vol commis par lui dans les archives de la mairie, et qu'en outre je le perdrais avec ses billets faux !

XXX

—Tu as raison, dit Paul Harmant. Que vas-tu faire ?

—Aller carrément à l'hospice réclamer l'enfant qui y a été déposée le 11 avril 1862, et par conséquent savoir ce que cette enfant est devenue.

—Quand iras-tu ?

—Aujourd'hui même.

—Quand te reverrai-je ?

—Ce soir.

—Où ?

—Chez moi, si tu veux.

—A quelle heure ?

—A cinq heures.

—J'y serai.

—As-tu des nouvelles de Lucien Labroue ?

—Une lettre ce matin.

—Quand doit-il revenir à Paris ?

—Dans trois ou quatre jours.

—D'ici là tu auras dans les mains ce qu'il te faut pour créer un obstacle infranchissable entre lui et la fille de Jeanne Fortier... De Jeanne Fortier, l'assassin de Jules Labroue, son père !

—J'y compte, fit Paul Harmant en se frottant les mains avec une expression de triomphe cynique. A ce soir !

Ovide quitta Courbevoie, prit le tramway jusqu'à la barrière, et à la barrière monta dans une voiture qui le conduisit boulevard d'Enfer. Depuis plusieurs années, l'hospice a subi de nombreuses transformations. Mais, malgré ces changements, les traditions administratives s'y sont conservées intactes, et les intéressés sont certains d'y trouver les renseignements dont ils ont besoin, même si pour les obtenir il faut remonter à une date très reculée. Les archives, fort curieuses à plus d'un titre, sont admirablement tenues. Ovide, qui, nous le savons, ne doutait jamais de rien, alla droit au cabinet du directeur. Celui-ci ne lui fit point faire antichambre et s'informa du motif de sa visite.

—Monsieur, répondit Soliveau, je viens vous prier de m'apprendre ce qu'est devenue une petite fille déposée dans cet hospice il y a vingt-et-un ans.

—A quel titre, monsieur, demandez-vous ces renseignements ? Je dois vous prévenir qu'il m'est interdit de vous répondre si vous n'êtes point muni de pièces prouvant que vous avez le droit de m'interroger.

—Cette preuve sera faite à l'instant, monsieur, dit Ovide.

Et, tirant de son portefeuille le procès-verbal portant la signature de l'ex-maire de Joigny, il poursuivit :

—Je viens m'informer d'une enfant déposée ici le 6 avril 1862, ainsi que cela résulte de la déclara-

tion officielle que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux.

Le directeur prit le procès-verbal, et, après l'avoir examiné avec soin, répliqua :

—Je n'ai, monsieur, aucune objection à soulever. Vous agissez évidemment dans la plénitude de votre droit. Je vous dirai donc ce qu'est devenue l'enfant en question. Peut-être est-elle morte. Quoiqu'il en soit, vous serez fixé.

Un garçon de bureau, appelé par un coup de sonnette, s'empressa d'accourir. D'une main ferme et rapide le directeur avait tracé quelques mots sur une feuille de papier. Il tendit cette feuille au garçon de bureau et lui dit :

—Ceci à l'employé des archives, et attendez pour rapporter la réponse.

—Bien, monsieur.

Le garçon sortit et le directeur reprit, en s'adressant à Ovide :

—D'après la date relatée au procès-verbal, l'enfant autrefois déposée est aujourd'hui majeure. A partir du jour de sa majorité nous n'avons conservé sur elle aucun droit, pas même celui de surveillance. Nous ne pourrions donc vous renseigner que jusqu'au jour où la majorité a été atteinte.

—Je comprends cela, monsieur, répliqua Soliveau, mais si la jeune fille vit encore, vos renseignements, même incomplets, me fourniront le moyen de la retrouver.

—Je le crois comme vous.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis le garçon de bureau reparut apportant un volumineux registre qu'il plaça sur le bureau devant le directeur. Celui-ci l'ouvrit. Chaque page contenait la copie d'un procès-verbal de dépôt d'enfant. Le directeur chercha la date inscrite sur le procès-verbal de Joigny. Arrivé à cette date, il s'arrêta.

—Voici ce qui vous intéresse, monsieur, dit-il. La petite fille apportée le 6 avril 1862 a été inscrite sous le numéro matricule 9.

Ovide sut maîtriser sa joie. Jacques Garaud n'avait pas été induit en erreur par une ressemblance fortuite. Lucie, l'ouvrière de madame Augustine ; Lucie, la rivale de Mary Harmant ; Lucie, la fiancée de Lucien Labroue, était bien la fille de Jeanne Fortier la condamnée, de Jeanne Fortier, l'évadée de Clermont. Tout ce qu'on pouvait lui apprendre après cela ne l'intéressait plus. Au dos du procès-verbal apporté par le visiteur, le directeur inscrivit le numéro matricule du registre, l'adresse de l'endroit où la jeune fille avait été mise en apprentissage, l'adresse du logement qu'elle occupait lors de sa majorité, quai Bourbon, numéro 9, et il signa.

—Maintenant, monsieur, dit-il ensuite, il y a une formalité à remplir.

—Laquelle ?

—C'est de faire viser ma signature par le directeur de l'Assistance publique.

—Ce qui veut dire, sans doute, que je ne puis emporter cette pièce aujourd'hui, et qu'il faut attendre l'accomplissement de la formalité en question ?

—Oui, monsieur, mais ce retard sera de courte durée. Demain, dans la journée, nous serons en règle.

—Je me présenterai donc demain. A quelle heure, je vous prie ?

—Vers les deux heures.

Ovide salua et sortit. Peu lui importait d'attendre une journée pour avoir en sa possession la preuve authentique que Lucie était la fille de Jeanne Fortier, l'évadée de Clermont. Vingt-quatre heures de plus ou de moins n'avaient pour lui aucune importance. Il savait. C'était le point capital. A cinq heures du soir, Paul Harmant vint le trouver, avenue de Clichy, et il lui fit part de sa découverte.

—Enfin ! s'écria le millionnaire. Nous verrons si Lucien Labroue songe encore à épouser cette fille !

.

Mary était de plus en plus souffrante. Seule, la surexcitation nerveuse la soutenait. Elle allait, venait, sortait, rentrait, mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. A la date indiquée par Etienne Castel, elle avait commencé les séances pour son portrait. Avec une sorte de fièvre elle cherchait des distractions afin de se soustraire le plus possible à la pensée obsédante qui remplissait